L'inconscio
Rivista Italiana di Filosofia e Psicoanalisi

9

l'inconscio e lo spazio

ISSN 2499-8729

Cassandra Basile
Sergio Benvenuto
Paolo Carignani
Gioele P. Cima
Claudio D'Aurizio
Raffaele De Luca Picione
Deborah De Rosa
Christophe Fradelizi
Michele Gallone
Alfonso Lombardi
Francesca Monateri
Janaina Namba
Stefano Oliva
Luigigiovanni Quarta
Tamara Sandrin
Tommaso Tuppini

UNIVERSITÀ DELLA CALABRIA

L'inconscio. Rivista Italiana di Filosofia e Psicoanalisi
N. 9 – L'inconscio e lo spazio
Giugno 2020

Rivista pubblicata dal
Dipartimento di Studi Umanistici
dell'Università della Calabria
Ponte Pietro Bucci, cubo 28B, II piano –
87036 Arcavacata di Rende (Cosenza)

Pubblicazione classificata come Rivista Scientifica dall'ANVUR
Area 10 – Scienze dell'antichità, filologico-letterarie e storico-artistiche
Area 11 – Scienze storiche, filosofiche, pedagogiche e psicologiche

Registrazione in corso presso il
Tribunale di Monza N. 518 del 04-02-2020

ISSN 2499-8729

L'inconscio.
Rivista Italiana di Filosofia e Psicoanalisi

N. 9 – L'inconscio e lo spazio
Giugno 2020

Direttore
Fabrizio Palombi

Comitato Scientifico
Charles Alunni, Sidi Askofaré, Pietro Bria, Antonio Di Ciaccia, Alessandra Ginzburg, Burt Hopkins, Alberto Luchetti, Rosa Maria Salvatore, Maria Teresa Maiocchi, Luigi Antonio Manfreda, Bruno Moroncini, Francesco Napolitano, Mimmo Pesare, Rocco Ronchi, Francesco Saverio Trincia, Nicla Vassallo, Olga Vishnyakova

Caporedattore
Deborah De Rosa

Segretario di Redazione
Claudio D'Aurizio

Redazione
Lucilla Albano, Filippo Corigliano, Raffaele De Luca Picione, Maria Serena Felici, Giusy Gallo, Micaela Latini, Stefano Oliva, Roberto Revello, Arianna Salatino, Emiliano Sfara

I contributi presenti nella rivista sono stati sottoposti a double blind peer review

Indice

Editoriale
Gli spazi dell'inconscio
Claudio D'Aurizio, Fabrizio Palombi.....p. 7

L'inconscio e lo spazio

L'inconscio e lo spazio
Intervista a Paolo Carignani
Claudio D'Aurizio, Stefano Oliva.....p. 16

Gaston Bachelard's Theory of Intimate Geometry
Cassandra Basile.....p. 46

La singolarità del «sinthomo» e la supplenza dei «Nomi-del-padre» nell'insegnamento di Jacques Lacan
Raffaele De Luca Picione.....p. 60

Terra incognita *: « espace » et « inconscient » dans la philosophie de Friedrich Nietzsche*
Christophe Fradelizi.....p. 89

La caverna come immagine del soggetto psicoanalitico in Jacques Lacan
Alfonso Lombardi.....p. 114

Il ritorno del rimosso nello spazio cinematografico
Tamara Sandrin.....p. 138

Essere padroni delle proprie velocità
Tommaso Tuppini.....p. 155

Inconsci

La massa e gli scarti. Da Freud a Breivik
Sergio Benvenuto.....p. 179

Dire 'io' prima e dopo Freud. Cenni foucaultiani e lacaniani sullo statuto filosofico del soggetto
Deborah De Rosa.....p. 204

Pienezza d'essere e pulsione di morte nella costituzione del soggetto lacaniano
Michele Gallone.....p. 225

Les fondements biologiques de la psychanalyse
Janaina Namba.....p. 252

Un'antropologia dello scandalo. Dispositivi magico-rituali e psicologia in Ernesto de Martino
Luigigiovanni Quarta.....p. 277

Note critiche

Le vie della sublimazione: a proposito di Sublimazione *a cura di Vincenzo Cuomo ed Eleonora de Conciliis*
Gioele P. Cima.....p. 299

Forme dell'istituzione. Oltre il dualismo di politica e società
Francesca Monateri.....p. 312

Notizie biobibliografiche sugli autori.....p. 326
I seminari de *L'inconscio*.....p. 331

L'inconscio. Rivista Italiana di Filosofia e Psicoanalisi
N. 9 – L'inconscio e lo spazio – giugno 2020
DOI: 10.19226/152

Les fondements biologiques de la psychanalyse

Janaina Namba

Dans *Mon chemin vers Freud* (1957), Ludwig Binswanger a cherché, dans la philosophie, une manière de comprendre l'expérience psychanalytique, cherchant, dans une certaine tradition de langue allemande, le terrain sur lequel serait née la formulation de l'idée d'inconscient avant sa conception psychanalytique. D'une certaine manière, des auteurs tels que Schelling, Schopenhauer, Nietzsche ou encore d'autres avaient déjà indiqué les chemins pour la formulation de quelques concepts freudiens, comme ceux de l'inconscient et de refoulement. Mais pour Binswanger cette recherche se déroule en plusieurs étapes, la troisième concernant dans la « technique » dans son sens le plus large, c'est-à-dire,

> par-delà l'expérience purement technique [...]. Comme il s'agissait ici d'un instrument de connaissance intellectuel, à savoir, scientifique [...]. Le mode de l'expérience méthodologique, ou mode critique de connaissance (*ivi*, p. 243).

Cela dit, Binswanger est amené à s'interroger : comment « Freud a-t-il su s'en tirer dans sa tentative de s'orienter dans cette terre encore si obscure malgré tous ces ' prédécesseurs ' » (*ivi*, p. 247). Cherchant une réponse à cette question, il est

conduit à situer le psychique par rapport au problème de la « construction » et de la « décomposition » de la personne humaine, qui serait posé depuis la philosophie ancienne jusqu'à la philosophie et à la psychologie contemporaines (cf. *ibidem*). Tels seraient, selon Binswanger, les motifs qui auraient amené Freud à s'occuper de la construction scientifique de l'appareil psychique :

> la systématique scientifique de Freud, culmine, comme vous le savez, dans la construction de l'appareil psychique. Celui-ci expose un système aux aspects extrêmement multiples, édifiés selon des points de vue topique, dynamique et économique, ou quantitatif ; système où l'homme dans son essence peut être vu, et même percé à jour, comme une essence motivée, par des motifs, poussée par des pulsions et réglée avec exactitude dans l'économie de ses forces ; et où l'inconscient aussi fonctionne comme un système déterminé ou une « instance ». Alors que l'inconscient en tant que phénomène est, comme nous l'avons vu, un *concept de l'expérience construisante*, l'inconscient en tant que système est un concept de la *construction scientifique*, construction qui s'effectue sur la base de cette expérience (*ivi*, p. 248)

M'appuyant sur Binswanger, qui reconnaît chez Freud une construction scientifique des concepts liés à la compréhension théorique de l'appareil psychique, je me propose de montrer comment la théorie freudienne hérite et s'approprie de concepts de la biologie, associant ainsi sa propre science – la psychanalyse – à des théories de l'être vivant formulées entre la deuxième moitié du XVIII[e] siècle et la première moitié du XIX[e].

Complémentairement et particulièrement nous voudrions, avec ce travail, en fait assez ponctuel, ouvrir une perspective théorique plus large, qui devra être exploitée dans une autre étude qui se penchera sur l'histoire des sciences naturelles. Nous nous référons aux rapports entre Darwin et Lamarck, qui émergent encore une fois lorsqu'il s'agit de l'idée de phylogenèse et d'ontogenèse.
Dans une étude classique consacrée aux notions d'ontogénie et de phylogénie, Stephen Jay Gould fait observer, avec raison, que Freud, malgré son acceptation de la théorie darwinienne de la sélection naturelle, est demeuré un « adepte convaincu de la récapitulation » en matière de biologie (Gould, 1977, p. 156), et il cite, pour appuyer cette observation, une déclaration de Freud dans *Moïse et le monothéisme* (1939) :

> cet état de choses s'aggrave encore, il est vrai, du fait de la biologie qui, à l'heure actuelle, nie absolument l'hérédité des qualités acquises. Avouons, en toute modestie, que malgré cela, il nous paraît impossible de nous passer de ce facteur quand nous cherchons à expliquer l'évolution biologique. (Freud, 1939, p. 135).

Et, dans la suite de ce même texte, Freud ajoute :

> il est vrai que les deux cas ne sont pas tout à fait identiques ; dans l'un, il s'agit de qualités acquises difficiles à concevoir, dans l'autre, de traces mnésiques d'impressions du dehors, c'est-à-dire de quelque chose de presque concret. Mais sans doute nous est-il, au fond, impossible d'imaginer l'un sans l'autre. En admettant que de semblables traces mnésiques subsistent dans notre hérédité archaïque (*ibidem*)

Cette position de Freud n'est pas arbitraire, elle se justifie par une raison interne à sa théorie: le fait que la clinique psychanalytique retrouve chez ses patients « des réactions à des traumas qui ont eu lieu précocement » (*ivi*, p. 134) qui ne sont pas liés au fait réellement vécu, c'est-à-dire, des réactions élargies qui paraissent remonter à une succession phylogénétique consolidée dans l'espèce, mémoire insondable d'événements relatifs à une nature hostile qui affronte l'espèce humaine depuis toujours. Autrement dit, pour la psychanalyse freudienne le choc de ces événements extérieurs est incorporé à l'appareil psychique, en le modifiant, et il est transmis comme une caractéristique interne au long des générations, comme un trait de mémoire issu d'un héritage archaïque. Dans ce même texte, Freud souligne que

> tout en admettant que nous n'avons comme preuves de ces traces mnésiques dans notre hérédité archaïque que les manifestations recueillies au cours des analyses, manifestations qui doivent être ramenées à la phylogenèse, ces preuves nous paraissent cependant suffisamment convaincantes pour nous permettre de postuler un pareil état de choses. S'il n'en est pas ainsi, renonçons donc à avancer d'un seul pas dans la voie que nous suivons, aussi bien dans le domaine de la psychanalyse que dans celui de la psychologie collective. L'audace est ici indispensable (*ivi*, p. 136).

Il faut dire encore qu'une certaine appropriation de la théorie de Lamarck – et non pas des interprétations néolamarckiennes[1]

[1] Écrit Laurent Loison dans l'introduction à *Qu'est-ce que le néo-lamarckisme ?*: « le vocable néo lamarckisme, n'a pas été forgé par les historiens mais est une invention des transformistes américains de la fin du XIX[e] siècle, qui revendiquaient (abusivement) la concordance de leurs

– est fondamentale pour la structuration de la théorie psychanalytique freudienne, ce qui suffirait déjà à attester les liens de la psychanalyse avec la biologie évolutionniste - dans son volet de réflexion théorique, bien que non expérimental (considérant les objets spécifiques de la psychanalyse et de la biologie).

Ces passages, qui suggèrent une position résolument lamarckienne de la part de Freud, doivent pourtant être lus en prenant en compte le fait que les références à Darwin dans les œuvres de Freud sont beaucoup plus nombreuses que d'éventuelles mentions à Lamarck (qui, du reste, n'est jamais directement cité). La référence darwinienne la plus connue est celle de la horde primitive, qui remonte à une horde de singes observée par Darwin, que Freud décrit dans *Totem et Tabou* (1913), et qu'il reprendra tout au long de son œuvre.

Dans ce texte, Freud présente l'hypothèse de Darwin sur l'état social primitif de l'homme, déduit des habitudes de vie des singes supérieurs : « Darwin a conclu que l'homme a, lui aussi,

---

conceptions avec celle de l'illustre naturaliste français. Le néolamarckisme, tout comme la théorie de Lamarck, d'ailleurs, parce que il est une pensée causaliste de la nature, au sens classique de la mécanique cartésienne, considère la variation comme un effet. L'explication scientifique doit donc en priorité s'attacher à la compréhension de sa cause. L'évolution étant conçue comme la somme algébrique des variations individuelles, révéler la cause de celles-ci explique en totalité la transformation des espèces. Tous les néolamarckismes sont construits sur cette conception ; ils sont une pensée de la *variation* alors que l'approche (néo) darwinienne est une pensée de la *varieté*. La première se déploie dans le temps, la seconde dans l'espace. La variation se comprend par rapport à l'antécédent dans un cas, la varieté par l'altérité dans l'autre. L'explication néolamarckienne, ignorant toute considération populationnelle, est fondée sur la caractérisation d'une transformation individuelle diachronique, qui constitue l'incrément du processus d'évolution des lignées » (Lorion, 2010, pp. 10-11).

vécu primitivement en petites hordes, à l'intérieur desquelles la jalousie du mâle le plus âgé et le plus fort empêchait la promiscuité sexuelle » (Freud, 1913, p. 145). Ce mâle chassait les plus jeunes, réservant pour lui toutes les femelles. Bien que Freud souligne que cet état primitif de la société « n'a été observé nulle part », il suggère, à partir des observations des formes d'organisation en vigueur dans les sociétés dites primitives, que des « associations d'hommes, jouissant de droits égaux et soumis aux limitations du système totémique » sont issus de petites hordes de singes (*ivi*, p. 163). C'est là une association insolite actuellement, mais très ordinaire à l'époque où Freud écrit, y compris dans l'anthropologie évolutionniste.

L'idée freudienne de horde primitive s'associe à l'image du père jaloux qui chasse tous ses fils et s'approprie toutes les femmes. « Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle » (*ibidem*). De la fin de la horde paternelle naît le clan des frères, le parricide mettant en place l'exogamie et le totémisme. Dans la description du repas totémique faite par Freud, on peut voir l'importance de l'acte de parricide pour le passage de la nature à la culture. « Le repas totémique, qui est peut-être la première fête de l'humanité, serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religions » (*ibidem*). Le parricide est cet événement violent à travers lequel la civilisation, ou la culture commence. Cet acte serait responsable, entre autres, de l'agressivité caractéristique de l'être humain, qui est transmise et se perpétue grâce à « l'indestructibilité et l'incorrigibilité des processus inconscients » depuis les époques les plus lointaines (*ivi*, p.

101). Freud fait remarquer dans une lettre à Jones, un an environ avant la publication de *Totem et Tabou*, que toute barrière interne de refoulement est le résultat historique d'un blocage externe. Ainsi l'opposition est incorporée ; « l'histoire de l'humanité est déposée dans les tendances désormais innées, au refoulement » (Jones, 1953-1957, p. 455).

C'est-à-dire, l'histoire de l'humanité peut être reconstituée par l'individu, ou encore, l'ontogenèse récapitule la phylogenèse de sorte que le même mécanisme de défense, le refoulement devant un blocage extérieur, est réemployé intérieurement. On peut ainsi observer que le refoulement inné dans l'individu était autrefois externe ; ce n'est qu'ensuite qu'il a été incorporé, sédimenté et transmis tout au long des générations.

Dans son Moïse, Freud s'interroge longuement au sujet de l'héritage archaïque, de son contenu et s'il existe des preuves de son existence. Comme nous allons le voir bientôt dans l'équation de la causation de la névrose, la réponse la plus immédiate « et la mieux fondée est que cette hérédité consiste en certaines prédispositions telles que les possède tout être vivant » (Freud, 1939, p. 134) C'est-à-dire, qu'il y a dans l'être vivant une « faculté ou tendance à adopter un certain mode de développement et à réagir de façon particulière à certaines émotions, impressions ou excitations » (*ibidem*), qui à leur tour composent cet *héritage archaïque*, pas seulement des mécanisme de défense, ou même de certaines réactions psychiques, mais aussi des contenus idéatifs, des traces mnésiques qu'ont laissées les expériences faites par les générations antérieures.

Des références aux théories de Darwin sont observées en divers moments, et Freud compare même la découverte de la psychanalyse à l'évolution darwinienne et à la révolution qu'elle

a provoquée dans la manière de penser. Cette comparaison peut être faite, comme nous indique Sulloway dans *Freud : biologiste de l'esprit* (1979) parce que

> Freud devait développer ce remarquable scénario anthropologique et phylogénétique à propos de l'homme. Il en vint à penser que le passé de l'homme, dans son évolution, avait à l'origine décidé des lois psychanalytiques qui régissent la conduite humaine, et, chose plus importante, avait donné à ces lois une validité universelle qui transcendait les cultures (Sulloway, 1979, pp. 351-352).

Mais, malgré ces comparaisons, Freud exprime des doutes méthodologiques et, dans plus d'un passage, suggère que son hypothèse, basée sur Darwin, serait « fantaisiste », même considérant que les incertitudes sont propres aux suppositions. Ainsi Freud oscille finalement entre, d'un côté, l'affirmation que les processus inconscients sont indestructibles et, donc, que le sentiment inconscient de culpabilité issu du parricide peut être transmis et perpétué, et, de l'autre, la remise en question de l'existence même d'une continuité psychique entre générations successives, ou encore, l'incertitude sur la manière dont se fait la transmission de ces états psychiques (cf. Grubrich-Simitis, 1986). On voit ainsi que le darwinisme a pour Freud un pouvoir plus suggestif que démonstratif, lorsqu'on passe de la théorie de l'évolution en tant que telle (sciences naturelles) à une théorie de la formation de l'appareil psychique humain (psychanalyse).

Dans la préface à la troisième édition (1914) des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud indique que lorsqu'on envisage les problèmes de la sexualité humaine nous privilégions souvent les facteurs accidentels, laissant au second plan les facteurs

dispositionnels, qui n'émergeraient qu'après les facteurs accidentels, car le « développement ontogénétique est pris en compte avant le développement phylogénétique » (Freud, 1914). Autrement dit, nous n'avons des informations de la transmission faite par hérédité qu'après qu'une chose a été « réveillée par le vécu » ou, pour parler avec la biologie évolutive, l'élément structurel ne se manifeste que face aux événements adaptatifs. Nous pouvons nous figurer quelque chose de similaire dans le rapport entre l'ontogenèse et la phylogenèse : cette dernière ne peut être vérifiée dans l'individu que dans la mesure où l'on considère l'ontogenèse comme une récapitulation de la phylogenèse à condition que celle-ci n'ait pas été modifiée par des vécus récents. Selon Freud,

> la disposition phylogénétique se fait remarquer derrière le processus ontogénétique. Mais, dans le fond, la disposition est justement le précipité d'un vécu antérieur de l'espèce, auquel vient s'ajouter le vécu plus récent de l'être individuel en tant que somme des facteurs accidentels (Freud, 1914).

Cette préface, bien qu'elle se rapporte au développement sexuel, semble contraster avec le reste de l'exposition, à l'exception de quelques ajouts dans le texte lui-même : « mais, en réalité, ce développement est organiquement déterminé et fixé para l´hérédité, et, il peut éventuellement se produire sans aucune intervention de l'éducation » (Freud, 1905). Ces affirmations se rapportent plutôt à un autre texte métapsychologique qui ne sera publié que posthumément, *Vue d'ensemble des névroses de transfert : un essai métapsychologique* (1915), qui porte sur les fantaisies phylogénétiques. Une explication possible des raisons pour lesquelles ce passage a fini par se trouver dans la préface des

Trois essais se trouvent dans une lettre de Freud à Ferenczi, commentée par Grubrich-Simitis, dans laquelle Freud dit que ses expositions métapsychologiques, « seraient la conséquence d'autres problèmes sur lesquels aurait buté sa théorie de la sexualité » (Grubrich-Simitis, 1986, p. 127). Sulloway affirme que Freud pensait que les événements phylogénétiques de *Totem et tabou*, infiniment répétés au cours de millénaires, s'étaient imprimés dans l'organisme, dans les coins les plus reculés et inconscients de l'esprit. On peut en trouver la confirmation chez Freud : « je n'hésite pas à affirmer que les hommes ont toujours su qu'ils avaient un jour possédé un père primitif » (Freud, 1939, p. 136). Mais, continue Sulloway,

> du fait de la confiance que Freud mettait également dans la loi biogénétique, la logique de *Totem et tabou* amplifia la théorie organique du refoulement qu'il avait d'abord proposée en la liant à l'odorat et au dégoût. L'acquisition ontogénique du remords, du sentiment de culpabilité et du sens moral devenait maintenant concevable pour Freud comme étant un précipité phylogénétique remontant au complexe paternel primitif des premiers hommes (Sulloway, 1979, p. 356).

En outre, Freud pouvait inclure le refoulement des impulsions incestueuses dans les prédispositions organiques des êtres humains. Et on se demande dans quelle mesure, le refoulement des impulsions incestueuses est un héritage du refoulement organique. Avec l'avènement de la bipédie, l'homme primordial se comporte désormais différemment. Il a commencé par vivre en petites hordes, avec des femmes, composant ainsi de petites familles : on suppose que la formation de la famille est liée au fait que le besoin de satisfaction génitale modifie le comportement « d'hôte » – qui

ne reste pas longtemps – à celui de « locataire » (Freud, 1929, p. 46). Ces petites familles ont été dissoutes avec l'assassinat du père primitif, s'établissant ainsi la culture humaine assise sur des normes et des opérations radicalement écartées de la vie de nos ancêtres.

> J'ai tenté d'indiquer dans *Totem et Tabou* la voie qui conduisait de ce stade familial primitif au suivant, c'est-à-dire au stade où les frères s'allièrent entre eux. Par leur victoire sur le père, ceux-ci avaient fait l'expérience qu'une fédération peut être plus forte que l'individu isolé. La civilisation totémique est basée sur les restrictions qu'ils durent s'imposer pour maintenir ce nouvel état de choses (*ivi*, p. 48).

On peut dire ainsi qu'il y a un héritage social et pas nécessairement individuel, soit par la composition des familles, soit par l'union des frères, ce qui signifie, un héritage qui se transmet comme le patrimoine oral des mythes qui sont racontés de générations en générations, d'un peuple à l'autre. Selon Lévi-Strauss dans *Le cru et le cuit* (1964),

> bien que la recherche se concentre sur les mythes de l'Amérique tropicale où la plupart des exemples ont été empruntés, ce sont les exigences de l'analyse qui, à mesure qu'elle progresse, imposent la mise à contribution de mythes provenant de régions plus éloignées, à la façon de ces organismes primitifs qui, bien qu'enclos déjà par une membrane, gardent encore la capacité de mouvoir leur protoplasme du dedans de cette enveloppe, et la distendre prodigieusement pour mettre des pseudopodes : comportement qui paraît moins étrange, dès lors qu'on a vérifié que son objet est de capturer et d'assimiler des corps étrangers (Lévi-Strauss, 1964, p. 12).

Ainsi comme les mythes qui se déplacent lentement, sont transmis et assimilés chez d'autres peuples, on peut penser, analogiquement aux rapports établis entre les individus dans les hordes, qui après l'assassinat du père primitif vont se reconfigurer encore une fois. Or, pourquoi n'y aurait-il pas, à partir de cette reconfiguration, une transmission du mode de relation dans l'individu lui-même ?

Freud précise, dans l'édition de 1915 des *Trois essais,* que « la barrière de l'inceste constitue probablement une des acquisitions historiques de l'homme, et, comme les autres tabous moraux, elle est certainement établie chez de nombreux individus par héritage organique » (cf. Sulloway, 1979, p. 358). Comme le dit Sulloway, Freud continue à soutenir que les enfants récapitulent l'histoire de l'humanité par le choix de l'objet d'amour, d'abord incestueux et ensuite refoulé. Cet objet inaccessible serait originellement général, se spécifiant ensuite par des relations d'objet d'amour et de l'identification au couple parental. Autrement dit, ce choix d'objet d'amour est dû à une récapitulation de l'organisation sociale et culturelle établie après le parricide responsable pour l'instauration de la norme d'interdiction de l'inceste. D'après Lévi-Strauss, dans *Les Structures Elémentaires de la Parenté* (1949), on peut observer d'une manière universelle, dans toutes les sociétés :

> il est vrai que, par son caractère d'universalité, la prohibition de l'inceste touche à la nature, c'est-à-dire à la biologie, ou à la psychologie, ou à l'une et l'autre ; mais il n'est pas moins certain qu'en tant que règle, elle constitue un phénomène social et qu'elle ressortit à l'univers des règles, c'est-à-dire de la culture, et par conséquent à la sociologie dont l'étude de la culture est l'objet (Lévi-Strauss, 1949, p. 28).

Pour Freud, également, l'instauration de la norme d'interdiction de l'inceste est le résultat d'une lutte de forces et de relations déjà établies qui inaugure la culture puis qu'elle institue la norme fondamentale dans des rapports autrefois aléatoires entre les membres de la horde primitive. La règle de la prohibition de l'inceste est une règle universelle pour l'individu parce qu'elle est intériorisée de façon irréversible et transmise comme héritage du complexe d'Œdipe, à travers une instance psychique particulière : le Surmoi. Freud résume le processus de l'intériorisation et de transmission dans le passage suivant :

> pour ce qui est du *Sur-Moi* nous l'avons rattaché aux expériences psychiques qui ont donné naissance au totémisme. Aussi la question de savoir si c'est le *Moi* ou le *Ça* qui a fait ces expériences et acquisitions perd-elle toute signification. En y réfléchissant de plus près, nous constatons que tout ce que le Ça éprouve, toutes les expériences qu'il reçoit, il le doit à l'entremise du *Moi* qui, à ses lieu et place, communique avec le monde extérieur. Et, cependant, pour autant qu'il s'agit des qualités et propriétés du *Moi, il* ne peut guère être question de transmission héréditaire directe. Ici s'ouvre un fossé qui sépare l'individu réel de la notion de l'espèce. D'autre part, il ne faut pas poser entre le *Moi* et le *Ça* une différence trop tranchée : on ne doit pas oublier, en effet, que le *Moi* n'est qu'une partie du *Ça* ayant subi une différenciation particulière. Les expériences faites par le *Moi* semblent d'abord perdues au point de vue de la transmission héréditaire, mais lorsqu'elles sont suffisamment intenses et se répètent d'une façon suffisamment fréquente chez un grand nombre d'individus appartenant à des générations successives, elles se transforment, pour ainsi dire, en expériences du Ça dont les

> traces mnésiques sont conservées et maintenues à la faveur de l'hérédité. C'est ainsi que le *Ça* héréditaire abrite les restes d'innombrables existences individuelles, et lorsque le *Moi* puise dans le *Ça* son *Sur-Moi,* il ne fait peut-être que retrouver et ressusciter des aspects anciens du *Moi* (Freud, 1923, p. 208).

Ferenczi, psychanalyste hongrois, disciple et interlocuteur privilégié de Freud traduit les *Trois essais* en hongrois alors qu'il est médecin de l'armée dans un petit village de Hongrie. La traduction renouvelle son intérêt pour la biologie et l'amène à penser, avec Freud à un projet sur les rapports entre psychanalyse et biologie. Dans une lettre à Freud datée de 1915, Ferenczi écrit : « je me suis égaré dans les problèmes de la biologie, et je ne réussis pas à retourner à la psychologie » (cf. Grubrich-Simitis, 1986, p. 129). Vers le milieu de cette année-là, Freud envoie à Ferenczi l'ébauche de l'essai *Vue d'ensemble des névroses de transfert* et mentionne l'idée de penser la série phylogénétique par rapport à l'influence de la géologie sur les ancêtres de l'espèce humaine, qui imposerait aux hommes le refoulement d'habitudes et compterait parmi les éléments de l'évolution. Plus tard, Ferenczi propose à Freud d'écrire une série de 15 à 20 textes, intitulés *Essais bio-analytiques*, à partir de la métapsychologie de Freud ; ces essais montreraient la légitimation biologique de la psychanalyse à travers l'association de la métapsychologie et de ce que Ferenczi appelle la « métabiologie ».

Le projet ne se réalisera pas, comme nous l'indique la lettre qu'Anna Freud envoie à Lucille Ritvo en 1964 :

> on n'a toujours pas retrouvé le résumé de mon père sur Lamarck et il n'y a guère d'espoir qu'on ne le retrouve jamais. Personnellement je me rappelle qu'il est toujours resté

> impassible face à toutes les critiques qu'on a pu lui faire de son néo-lamarckisme, il était certain de marcher en terrain sûr (A. Freud cité dans Ritvo, 1990, p. 319).

En janvier 1916 Freud propose à Ferenczi de penser les dispositions artistiques sur les mêmes bases de la névrose, c'est-à-dire comme étant « d'abord transmises par la phylogenèse et après se modifiant soi-même, au lieu de modifier le milieu extérieur (cf. Lamarck, etc.) » (cf. Grubrich-Simitis, 1986, p. 131). C'est la première mention de Freud à Lamarck, qui réapparaîtra souvent dans la correspondance entre les deux psychanalystes, jusqu'au moment où, en janvier 1917, Freud envoie à Ferenczi une ébauche d'essai, « Lamarck et la psychanalyse » et dit qu'il avait commencé à lire la *Philosophie zoologique* (1809). L'enthousiasme de Freud ne dure cependant pas longtemps et, au cours de l'année, il informe par lettre à Ferenczi qu'il ne se sent pas l'esprit disponible pour se consacrer au projet Lamarck, et qu'il perçoit également ce même manque d'intérêt chez celui-ci. Bien que Ferenczi ait essayé de reprendre ce projet en 1918, la position de Freud ne change pas, justifiée maintenant par le « drame mondial » de la Guerre. Du reste, comme l'indique Grubrich-Simitis, en 1919 les différences entre eux au sujet de la psychanalyse étaient déjà très claires (cf. Grubrich-Simitis, 1986, p. 133). Le résultat de cela, pour Ferenczi, fut la publication de *Thalassa* (1924), une étude sur la récapitulation de la phylogenèse par chaque individu (l'ontogenèse).

Bien que Freud affirme explicitement qu'il ne donnerait pas de suite au projet de l'association entre la psychanalyse et la biologie qui aurait Lamarck comme point de départ, nous pouvons constamment voir, dans l'œuvre freudienne, des

références au champ de la biologie d'une manière générale, et aussi des références qui peuvent être attribuées à la *Philosophie zoologique*. C'est ce qu'explique Grubrich-Simitis :

> Ce ne sont pas que des thèmes isolés qui peuvent être cherchés (tel, par exemple, celui de la féminité, 1926) dans ses textes. Ce qui traverse tel que le fil d'une navette tout le tissu de l'œuvre ce sont les conceptions biogénétiques issus du lamarckisme, dont, notamment, l'idée de caractères héréditaires des couches archaïques du monde des symboles (*ivi*, p. 137).

C'est une affirmation puissante et suggestive que l'auteure cependant ne démontre pas, ni ne développe. Sa pertinence devient claire quand on pense à l'importance que *La philosophie zoologique* attribue à l'action du temps dans la constitution des formes spécifiques d'organisation vivante. En effet, Lamarck pense « l'ensemble du monde vivant comme le produit de transformations successives, comme une progression des structures et des fonctions » (Jacob, 1970, p. 168). Bien qu'il pense la série de transformations dans un espace continu, le temps est une condition indispensable à la succession des organisations complexes, c'est « le pouvoir de création que la variété des organes, pris individuellement confère au système de leurs rapports » (*ivi*, p. 169). Autrement dit, les transformations sont pensées de façon successive et continue. La complexité des êtres vivants augmente dans la mesure où leur transformation, qui se fait au long du temps, fait que de nouveaux rapports entre les organes soient établis. Et ces nouveaux rapports doivent être pensés comme de nouvelles fonctions. D'où le fait que le temps soit considéré comme un

pouvoir de création : la variété des organes est ce qui diversifie les formes, et cela ne peut se produire que lentement.
Outre l'influence du temps, l'organisme ne se trouve pas isolé, mais dans un certain habitat, en interaction avec son milieu. Et pour Lamarck il y a différents milieux ambiants, parce qu'ils représentent les paramètres des circonstances dans lesquelles l'organisme se trouve, et qui, dans les mots de Jacob, « définissaient la qualité de l'élément dans lequel baigne tel ou tel organisme : l'air ou l'eau, douce ou salée. L'animal se trouvait placé dans un milieu ambiant comme n'importe quel corps de cette terre » (*ivi*, p. 171). S'il y a une interaction avec ce milieu, c'est-à-dire si le milieu exerce une action sur la structure, cela se produit en raison des nécessités et des besoins de l'organisme. Comme l'on peut voir brièvement soit dans les *Recherches* (1802), soit dans la *Philosophie Zoologique* :

> L'influence des circonstances est effectivement, en tout temps et partout, agissante sur les corps qui jouissent de la vie ; mais ce qui rend pour nous cette influence difficile à apercevoir, c'est que ses effets ne deviennent sensibles ou reconnaissables (surtout dans les animaux) qu'à la suite de beaucoup de temps (Lamarck, 1809, p. 219).

Dans ce même texte, Lamarck précise cette idée :

> *Les circonstances influent sur la forme et l'organisation des animaux*, c'est-à-dire, qu'en devenant très-différentes, elles changent, avec le temps, et cette forme et l'organisation elle-même, par des modifications proportionnées. Assurément, si l'on prenoit ces expressions à la lettre, on m'attribueroit une erreur ; car quelles que puissent être les circonstances, elles n'opèrent directement sur la forme et sur l'organisation des

> animaux aucune modification quelconque. Mais de grands changements dans les circonstances amènent, pour les animaux, de grands changements dans leurs besoins, et de pareils changements dans les besoins en amènent nécessairement dans les actions (*ivi*, p. 221).

Cette conception est importante pour la théorie freudienne, qui se penche sur l'idée que la structure organique de l'espèce humaine change, dans le cadre du psychisme, par les besoins et les nécessités qui se posent d'abord de manière circonstancielle mais qui ensuite deviennent, dans l'histoire de l'espèce, des caractéristiques.

Retournant à Freud, nous avons vu la manière dont, dans sa préface aux *Trois essais*, il renvoie à un processus phylogénétique, un vécu antérieur, qui serait en fait la sédimentation d'un vécu de l'espèce qui s'ajoute au vécu de l'individu. Or nous pouvons trouver ces affirmations systématisées dans la 23e conférence intitulée *Les causations de formation des symptômes*, lorsqu'il propose le schéma, ou une équation de la causation de la névrose, qui considère les vécus préhistoriques, ou les dispositions et les vécus sexuels des enfants.

D'emblée Freud affirme que les symptômes psychiques, thème de la conférence, ou les maladies psychiques, sont « des actes nuisibles, ou tout au moins inutiles » pour la vie dans son ensemble (Freud, 1916-17, p. 386), car elles supposent une dépense d'énergie et un appauvrissement psychique pour les malades, indiquant qu'il y a un problème quantitatif par rapport aux maladies et que « être infirme, ou malade » est un « concept pratique ». Mais, du point de vue théorique, « nous sommes tous névrosés », puisque l'investigation de la formation des

symptômes nous mène aux conditions « normales » sur lesquelles se fonde la sexualité humaine.

À ce sujet, Freud reprend les conditions de formation des symptômes névrotiques (« régression et fixation ») pour rappeler le moment où la libido retrouve les fixations pour vaincre les refoulements, à savoir, « les activités et les événements de la sexualité infantile, dans les tendances partielles et les objets abandonnés et délaissés de l'enfance » (Freud, 1916-1917, p. 388).

Et il avance que l'importance de cette période de l'enfance est double, parce que d'un côté c'est le moment où se manifestent pour la première fois les orientations pulsionnelles innées que l'enfant porte déjà, et de l'autre, en raison des actions extérieures, ses vécus accidentels ou contingents, grâce auxquels les pulsions sont activées. Par ailleurs il affirme également que les dispositions innées sont sans doute constituées par les « séquelles » laissées par nos aïeux, séquelles qui ont été elles aussi acquises. Enfin, il croit que sans ces acquis il n'y aurait peut-être pas d'héritage. Autrement dit, il relie un vécu préhistorique, qui se rapporte aux ancêtres (phylogénétique), à quelque chose de récent qui se rapporte à l'individu (ontogénétique) et qui aurait été acquis. Comme l'on peut voir à travers l'équation de la cause de la névrose, dont l'un des facteurs est le rapport de la prédisposition à la fixation libidinale/constitution sexuelle (vécu préhistorique) et vécu enfantin.

Or, bien que le rapport avec Lamarck semble évident en raison de l'usage des mots « héritage » et « acquis », Lamarck n'a pas strictement parlé d'héritage des caractères acquis, pour le moins d'un concept des caractères acquis, mais d'une transmission des modifications produites dans les organismes. Selon Gayon,

> nous évitons délibérément de parler du « concept » d'hérédité des caractères acquis, car ce concept a sans doutes existé chez de nombreux auteurs qui n'ont pas employé l'expression « hérédité acquise ». Lamarck en est un exemple remarquable (Gayon, 2006, p. 105).

On peut voir quelques affirmations sur les modifications des structures déjà dans le texte lamarckien de 1801, le *Discours d'ouverture prononcé le 21 floréal* :

> les principales naissent de l'influence des climats, des variations de température de l'atmosphère et de tous les milieux environnants, de la diversité des lieux, de celle des habitudes, des mouvements, des actions, enfin de celle des moyens de vivre, de se conserver, se défendre, se multiplier &c. Or par suite de ces influences diverses, les facultés s'étendent et se fortifient par l'usage, se diversifient par les nouvelles habitudes longtemps conservées ; et insensiblement la conformation, la consistance, en un mot la nature et l'état des parties ainsi que des organes, participent des suites de toutes ces influences, se conservent et se propagent par la génération (Lamarck cité dans Gayon 2006, p. 115).

Commentant ce texte, Gayon nous dit :

> Lamarck indique trois catégories de facteurs qui, conjointement, suffisent selon lui à modifier une espèce [...]. en premier lieu que se produisent des variations des « milieux environnants » et/ou des variations internes. Il faut en second lieu que les facultés modifiées par ces variations se fortifient par l'usage. Et enfin que les modifications concomitantes des

> parties organiques concernées se transmettent et se propagent par la génération (Gayon, 2006, p. 116).

Au long du processus de complexification, c'est-à-dire, des modifications des parties organiques et de la possibilité de modification intégrale de ces organismes, compris dans des termes biologiques, les organes sont en rapport les uns aux autres et c'est de ce rapport que naissent les fonctions; ainsi, s'il y a une modification dans ces rapports, les fonctions se modifient elles aussi, et s'il y a une véritable interaction avec le milieu, la fonction de l'organisme elle aussi s'en modifie, d'une manière que nous pourrions dire irréversible. D'où la croissance de la complexité et la modification complète de ces organismes.

Ainsi l'un des facteurs de l'équation freudienne est déjà une relation entre quelque chose qui a été vécu par les ancêtres conjugué à ce qui a été vécu dans l'enfance, c'est-à-dire, individuellement ce rapport va déterminer la manière dont la libido se fixera, c'est un *rapport* qui modifie lui-aussi la fonction que la libido occupe chez l'individu.

Ces considérations suffissent, nous paraît-il, pour le moment, à établir l'originalité de Freud dans l'appropriation des théories de Darwin et Lamarck. Il ne s'agit absolument pas de les combiner, dans une espèce d'éclectisme, mais, comme nous entendons montrer, d'absorber, de manière cohérente, la conception lamarckienne de de phylogenèse dans la perspective évolutive darwinienne. Avec cela, Freud entend donner de la cohérence à sa propre théorie de la formation de l'appareil psychique et élucider ainsi la structure spécifique qu'il manifeste à l'observation. Tels sont, croyons-nous, les termes dans lesquels se pose le fondement biologique du savoir

psychanalytique, tel que Freud le concevait. Au-delà de la phylogenèse stricte, c'est-à-dire sur le plan de la description de l'opération de la psyché humaine, le psychanalyste doit forger des instruments entièrement nouveaux, propres à saisir les phénomènes de nature symbolique. Mais alors se pose la question : ne détecterions-nous pas encore une fois ici les traces de l'acte de naissance biologique du psychisme, tel que dressé par Freud lui-même ? C'est là une interrogation qui doit rester à l'horizon de notre investigation.

Bibliographie

Binswanger, L. (1957), *Mon chemin vers Freud*, tr. fr., dans Id. (1970), pp. 241-262.

Id. (1970), *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne. Discours, parcours, et Freud*, Gallimard, Paris.

Corsi, P., Gayon, J., Gohau, G., Tirard, S. (éds.) (2006), *Lamarck, philosophe de la nature*, PUF, Paris.

Freud, S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, tr. fr., Flammarion, Paris 2011.

Id. (1913), *Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, tr. fr., Payot, Paris 1976.

Id. (1914), *Préface à la troisième édition*, tr. fr., dans Id. (1905).

Id. (1915), *Vue d'ensemble des névroses de transfert. Un essai métapsychologique*, tr. fr., Gallimard, Paris 1986.

Id. (1916-1917), *Introduction à la psychanalyse*, tr. fr., Payot, Paris 1959.

Id. (1923), *Le moi et le ça*, tr. fr., dans Id. (1991), pp. 255-301.

Id. (1929), *Malaise dans la civilisation. Essai de métaphysique sur le devenir des cultures*, tr. fr., BoD, Paris 2018.
Id. (1939), *Moïse et le monothéisme*, tr. fr., Gallimard, Paris 1948.
Id. (1991), *Œuvres complètes de Freud*, t. XVI, PUF, Paris.
Gayon, J. (2006), *Herédité des caractères acquis*, dans Corsi, Gayon, Gohau, Tirard (éd. par) (2006), pp. 105-163.
Gould, S. J. (1977), *Ontogeny and phylogeny*, Belknap Press, Cambridge.
Grubrich-Simitis, I. (1986), *Métapsychologie et métabiologie*, dans Freud (1915), pp. 97-163.
Jacob, F. (1970), *La Logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Flammarion, Paris.
Jones, E. (1953-1957), *The Life and Works of Sigmund Freud*, Basic Books, New York 1974.
Lamarck, J.-B. (1802), *Recherches sur l'organisation des corps vivants*, Fayard, Paris 1986.
Id. (1809), *Philosophie zoologique*, 2 vols., Paris.
Lévi-Strauss, C. (1949), *Le structures élémentaires de la parenté*, Mouton, Paris 1967².
Id. (1964), *Le cru et le cuit*, Paris, Plon.
Loison, L. (2010), *Qu'est-ce que le néolamarckisme ? Les biologistes françaises et la question de l'évolution des espéces*, Vuibert, Paris.
Ritvo, L. (1990), *L'ascendent de Darwin sur Freud*, tr. fr., Gallimard, Paris 1992.
Sulloway, P. (1979), *Freud, biologiste de l'âme*, tr. fr., Fayard, Paris 1981.

Abstract

The Biological Foundations of Psychoanalysis

The aim of this text is to offer a minute analysis of what we will call the biological foundations of Freudian psychoanalysis. As we see it, these foundations are to be found in the connections between Freud's phylogenetic theory of the psychic apparatus as exposed in *Totem and Taboo* (1913) with Darwin's biological phylogenetic theory as exposed in *The descent of man* (1871) as well as Lamarck's earlier version of that in the *Zoological philosophy* (1809). Freud takes into account Lamarck's explanations and seeks to reconcile them in his own theory with the Darwinian one, as can be seen especially in the idea of the transmission of psychic characters, a process which, in Freud's view, occurs by the modification in such elements of the apparatus of the mind as are connected to the structure of the human species as such.

Keywords: Ontogeny; Phylogeny; Freudian Unconscious; Lamarck; Darwin.